

désormais entrevoir à son pupille le bonheur dans un mariage avec Esther Brillant, fille unique d'un riche habitant de la paroisse, qui a fait ses études dans un grand couvent d'où elle est sortie quelque peu évaporée, ce qu'ignore encore, du reste, le brave curé qui y va dans ses projets avec la meilleure bonne foi.

Puis, voilà que deux épreuves assaillent le cœur de Jean pélerin; sa mère meurt et Esther Brillant qu'il s'était pris à entourer d'une affection furtive, lui est enlevée par un camarade, ami de Dupin, qui est venu, avec ce dernier, passer un été à Kamouraska. Rien ne reste plus à Jean sur la terre canadienne. Va-t-il s'y enfermer pour mourir; au reste, cette vie de quasi mendicité répugne à ses instincts avivés par l'éducation. De désespoir, il va trouver un voisin, navigateur, qui part pour Québec dans sa goélette et le supplie de l'emmener, ce à quoi consent Després. A Québec, Jean Pélerin s'embarque en qualité de matelot, sur un navire français, à destination de Brest. Et le voilà bientôt loin de la terre natale, en proie à la nostalgie, misérable gabier, faisant du service de paquebot en paquebot.

Un soir sur un grand navire qui sort du port de Marseille, Jean Pélerin rencontre un jeune couple américain; il reconnaît Emile Dupin et sa jeune épouse, en voyage de noces, Dupin a pitié de son cousin; il lui offre une importante position aux usines qu'il dirige maintenant à Cincinnati, depuis la mort de son père. Jean Pélerin accepte et il revient à Kamouraska pour se préparer à aller remplir ses nouvelles fonctions. Durant son séjour à Saint-Germain, il épouse Rose Després, la fille du brave Mathurin qui l'a amené à Québec plusieurs mois auparavant.

A Cincinnati, grâce à son travail et à son intelligence, il finit par devenir co-associé de son cousin dans la "Cincinnati Bridging Steel Work". La fortune de Jean Pélerin grandit avec les années; des enfants sont venus de même qu'au foyer d'Emile Dupin. Les deux familles semblent heureuses. Mais il est chez l'émigré un sentiment qui rappelle, ne serait-ce que par intermittence, la pensée de l'être bien né au pays natal. Pour Jean Pélerin, c'est l'œil du phare de Kamouraska qui veilla sur son enfance et sur son adolescence. Il n'est plus travaillé que par le regret lancinant du village; et, par un phénomène d'atavisme, que nous serions curieux de constater dans la réalité, voilà que ce sentiment nostalgique se communique au cousin Dupin. Tous deux ont envoyé leurs enfants dans une institution d'enseignement québécoise et, chaque été, le retour des écoliers avive ce sentiment de nostalgie.

Les deux familles, à l'été, quitteront Cincinnati pour aller villégiaturer à Kamouraska. L'on transforme les modestes "Pignons-Rouges" en un somptueux castel que l'on quitte avec regret à l'automne. L'âme ancestrale des familles Pélerin et Dupin n'avait pu s'acclimater au pays étranger. Elle est restée, semble-t-il, sur la terre canadienne où Dupin, pourtant, n'avait fait que passer mais où elle avait poussé ses plus fortes racines dans tant de berceaux et fleurissait sur tant de tombes. Pélerin et Dupin comprirent qu'ils ne seraient toujours que des dépayés dans leur patrie adoptive.

La nostalgie d'Emile Dupin tient au patriotisme de raison; celle du Jean Pé-